
Florence PARAVY, éd., *Littératures africaines et comparatisme*

Metz, Centre Écritures/Association pour l'étude des littératures africaines, coll. Littératures des mondes contemporains, 2011, 214 p.

Kusum Aggarwal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8553>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8553

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 444-445

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Kusum Aggarwal, « Florence PARAVY, éd., *Littératures africaines et comparatisme* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8553> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8553>

Tous droits réservés

lecture du pseudo-*Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, dans sa version de 1916, a joué un rôle de catalyseur pour la réflexion structurale, cette lecture a fait naître des outils conceptuels que les différents maîtres des sciences humaines se sont appropriés, chacun à l'aune de ses propres objectifs. Il en a résulté des translations de concepts que Michel de Certeau appelait du « braconnage », mais qui ont finalement fait apparaître la face visible du bricolage épistémologique dont l'ensemble des sciences humaines eut besoin à un moment de son développement pour paraître moins friable dans son opposition aux sciences dures occupant alors le devant de la scène de la recherche. Toutefois, cette moindre friabilité ne fut acquise qu'au prix d'une porosité plus grande intimée par le seul souci de définir en méthode un point commun générateur à ces diverses sciences ; un point commun qui fit de l'immanence et de l'immanentisme un credo facilement partagé et érigeant la structure, entité autonome de dépendances internes, en une théophanie irréfutable. En dépit du passage du temps et de l'érosion qu'il induit, il était certainement utile de re-proposer aujourd'hui à la lecture et à la réflexion l'ouvrage de François Dosse qui historicise un mouvement de pensée particulier et qui, simultanément, historicise le sens même de sa démarche.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Florence PARAVY, éd., *Littératures africaines et comparatisme*. Metz, Centre Écritures/Association pour l'étude des littératures africaines, coll. Littératures des mondes contemporains, 2011, 214 p.

Issue d'un colloque de l'Association pour l'étude des littératures africaines (APELA) tenu les 26 et 27 septembre 2008 à Paris, la publication vise une double finalité : d'une part, assurer une plus grande visibilité aux littératures africaines au sein du comparatisme français, peu porté à prendre acte des nouvelles littératures de langue française provenant des anciennes colonies françaises et, d'autre part, de pointer les potentialités, pour les études comparatistes, des recherches actuelles sur le transnational, les migrations et le postcolonialisme. Dans cette perspective, Jean-Marc Moura (« Préface ») rappelle la pertinence, pour les comparatistes français, d'une ouverture sur les littératures africaines, susceptible de les sensibiliser davantage aux mutations affectant la société française contemporaine.

Les douze études sont réparties en quatre sections principales. La première a pour but de baliser les frontières du comparatisme africain et de l'éclairer à partir des systèmes littéraires auxquels ils participent. Ainsi Charles Bonn appelle-t-il de ses vœux un renouvellement du comparatisme français où prédomine encore, selon lui, une conception linguistique des identités littéraires, nuisible à la reconnaissance de la riche diversité de la production francophone qui se trouve à la croisée d'une pluralité de cultures et de langues. De son côté, Molly Grogan Lynch analyse la place assignée aux littératures africaines dans les anthologies consacrées à la *World Literature* et constate – à bon droit – que le comparatisme mondial permet de faire ressortir de nouvelles juxtapositions littéraires en enrichissant davantage la lecture de ces littératures généralement méconnues. Quant à Dominique Ranaivoson, elle plaide fermement en faveur d'un comparatisme continental, intra-africain, qui, selon elle, saurait renouveler la cartographie littéraire africaine pour susciter de nouvelles séries dans les corpus et de nouvelles interrogations thématiques.

La deuxième section est consacrée à ce comparatisme intra-africain, aux connexions et aux influences réciproques dans les pratiques d'écritures africaines. En ce sens, Ursula Baumgardt fait prestement ressortir les incidences de la situation de communication en contexte oral et écrit sur la production littéraire. Elena Bertoncini éclaire les particularités et les différences du champ littéraire africain en étudiant le cas du roman swahili de Zanzibar et du Kenya. Pour sa part, Christine Le Quellec Cottier s'intéresse au croisement de pratiques formelles et génériques dans la fiction d'Afrique subsaharienne en comparant *Karim* d'Ousmane Socé (Paris, Nouvelles Éd. latines, 1948) et *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono (Paris, R. Julliard, 1956).

La troisième section porte sur les relations entre littératures africaines et littératures européennes et, à ce propos, Bernard Mouralis fait valoir l'importance de la bibliothèque antique chez les écrivains africains et les usages qu'ils en font – il faisait paraître en même temps un ouvrage sur le sujet (*Littératures africaines et Antiquité. Redire le face-à-face de l'Afrique et de l'Occident*, Paris, H. Champion, 2011). Pour sa part, Benoît Conort observe une filiation entre la poésie gréco-latine et la poésie senghorienne non pas sur le plan de la forme, mais sur le plan des mythes, et notamment celui du lamantin. Ensuite, Marie Lefèvre discerne les traces de la pensée des Lumières, et notamment du *Candide* de Voltaire (Genève, J. Cramer, 1759) et de *Jacques Le Fataliste et son maître* de Diderot (Paris, Éd. Buisson, 1796) dans *Allah*

n'est pas obligé (Paris, Éd. Le Seuil, 2000) et *Quand on refuse, on dit non* (Paris, G. Carpentier/Éd. Le Seuil, 2005) d'Ahmadou Kourouma.

La quatrième section traite de la représentation de l'expérience des migrations et des diasporas africaines. À ce propos, Ieme Van Der Poel oppose deux romans marocains dont l'un est d'expression néerlandaise et le second d'expression française dans le but d'étudier les modalités de la représentation que les romanciers proposent de leur pays d'origine ; elle conclut que celle-ci est soumise à leur expérience de leur pays d'immigration. Germain Nyada se consacre à l'analyse de deux récits d'enfance – d'un Kurde germanophone et d'un Camerounais francophone – pour montrer combien prime l'universalité du genre sur les particularités culturelles. Pour sa part, Manfred Loimeier donne à voir les relations tricontinentales dans les œuvres de Tierno Monénembo, d'Abdulrazak Gurnah et José Eduardo Agualisa orientées vers leurs diasporas dans le Sud.

Dans l'ensemble, l'ouvrage est instructif et dresse un bilan complet des orientations actuelles du comparatisme africain. Il intéressera certes les spécialistes des littératures africaines désireux d'appréhender les possibilités de la démarche comparatiste, à même de les sensibiliser à d'autres littératures, du Nord comme du Sud.

Kusum Aggarwal

Université de Delhi, IN-110007

kusumaggarwal@gmail.com

Médias, journalisme

Roland CAYROL, Jean-Marie CHARON, dirs, *Médias, opinions et présidentielles*.

Paris, INA Éd., coll. Médias essais, 2012, 178 p.

Sous la direction de Roland Cayrol, directeur de recherche associé au Centre de recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF), et de Jean-Marie Charon, ingénieur d'études au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et membre du Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS) l'ouvrage ressemble les actes du 23^e colloque INA-Sorbonne qui s'est tenu le 10 décembre 2011. Il s'attache à mesurer l'impact des médias (spécifiquement de la télévision) sur les différentes campagnes électorales menées en vue des élections présidentielles entre 1965 et 2007.

Dans la première partie de l'introduction générale, Jean-Marie Charon rappelle que le premier rendez-vous entre l'élection présidentielle française et la

télévision est issu de la v^e République et coïncide avec la montée en puissance de ce média novateur qui va prendre, les années suivantes, une importance sans précédent dans la société. Cette première rencontre s'est accompagnée de « questions pratiques quant à l'accès des candidats au nouveau média (la répartition du temps de parole entre les candidats, l'organisation des « face à face », etc.) » (p. 9). Entre 1960 et 1975, la presse écrite s'enrichit d'un nouveau type de publication, les *newsmagazines* : « La nouvelle formule de *L'Express* date de 1964, rapidement suivie par la mutation du *Nouvel Observateur*. Le *Point* apparaît en 1972 et sa création est généralement reliée à la candidature de Valéry Giscard d'Estaing (le magazine ayant appuyé sa candidature » (*ibid.*). Durant les années 80-90, on assiste à une évolution notable des genres télévisuels avec, notamment, l'émergence des « phénomènes de "reality show" et de télé réalité [qui] apparaissent » (*ibid.*). Pendant la campagne 2007, on observe l'apparition de blogs (aussi bien ceux des journalistes que des hommes politiques) qui s'intègrent au dispositif médiatique déjà existant et l'arrivée des « premiers "pure players" d'informations généralistes (*Rue 89, Mediapart* plus tard, etc.) » (p. 11).

Dans la seconde partie de l'introduction, Roland Cayrol (p. 11) souligne que « les élections présidentielles sont le moment privilégié de notre imagerie politique. En effet, ce sont des souvenirs, des phrases marquantes (même si, selon la génération, ce ne sont pas les mêmes élections présidentielles qui sont mémorables ». Selon le chercheur, pour traiter la question des médias en politique, il n'est de meilleure occasion que les élections présidentielles car, en France comme aux États-Unis, il existe un véritable système présidentiel : « Cette élection est à la fois l'élection politique majeure [...], et en même temps, c'est une élection extrêmement personnalisée » (p. 11). Cette très forte personnalisation de la campagne présidentielle restera une constante aussi bien dans la vie politique française que sur la scène internationale.

Dans l'article ouvrant la première partie (pp. 17-25), l'historien Christian Delporte (p. 17) estime que « non seulement la télévision donne le tempo de la campagne, contribuant même à son rituel, mais les hommes politiques ont moulé leur communication aux cadres d'exposition spécifiquement proposés par le petit écran ». Si, en 1965, les émissions politiques n'existent pas encore, quatre ans plus tard, le journal télévisé couvre « les meetings des candidats, en en diffusant de larges extraits lors des éditions du lendemain, [...] envoie des reporters suivre certains déplacements des favoris » (p. 18). Un glissement